

# VICTOR HUGO : SUR LA CHARENTE, IGNORANT DU DRAME ...

Au début du mois de septembre 1843, Victor Hugo revient d'Espagne<sup>1</sup> où il voyageait en compagnie de son amie Juliette Drouet. Ses notes nous permettent de le suivre au long de son itinéraire, qui passe par Saint-Vaize.

Agen, Périgueux, Angoulême, Cognac ... Victor Hugo est à Saintes le 5 septembre<sup>2</sup>. On est alors en train de démonter la porte romaine - alias Arc de Germanicus - de l'ancien pont de manière fort peu soignée, ce qui mécontente l'écrivain toujours attentif aux monuments anciens. Il visite encore Saint-Pierre et Saint-Eutrope mais, probablement faute de temps, ne va pas jusqu'au arènes.

Les moyens de transport de l'époque sont alors non seulement inconfortables mais incommodes pour les correspondances. Voyageant le plus souvent en voiture hippomobile, c'est le bateau à destination de Rochefort que Victor Hugo emprunte à Saintes.

La descente du fleuve lui est agréable : « Rien n'est charmant comme la Charente de Saintes à Rochefort. Rivière étroite, claire, vive. Prairies et collines. De vieux châteaux comme Taillebourg, de vieilles villes comme Saint-Savinien... ». Un peu plus bas, le regard a changé : « Quelques lieues plus loin, cette rivière entre dans les marais et devient une flaque de boue que la marée remue et rend fétide »<sup>3</sup>. On remarquera qu'il ne mentionne pas Saint-Vaize qui, entre les antiquités de Saintes et le spectaculaire château de Taillebourg, n'offre que des rives sans caractère particulier. C'est probablement du 6 septembre qu'il faut dater cet intermède fluvial. Tandis que Victor Hugo goûte le plaisir de la reposante descente en bateau, il ignore, à ce moment, qu'un drame vient de se jouer sur un autre fleuve et qu'il a perdu Léopoldine, sa fille chérie.

Léopoldine Cécile Marie-Pierre Catherine<sup>4</sup>, née le 28 août 1824, au 90 rue de Vaugirard, à Paris, rencontre en 1838 Charles Vacquerie, fils d'un armateur du Havre, à l'occasion d'une visite de courtoisie que les Hugo, en Normandie, font aux Vacquerie dans leur maison de Villequier. Léopoldine, qui a 14 ans, et Charles, qui en a 21, s'éprennent l'un de l'autre mais l'écrivain trouve sa fille trop jeune pour le mariage. Après avoir patienté cinq ans, Léopoldine obtient finalement l'accord de son père et elle épouse Charles, le 15 février 1843, en l'église Saint-Paul, à Paris, dans la plus stricte intimité.

Le 2 septembre, le jeune couple arrive à Villequier. Le lundi matin, 4 septembre, vers dix heures, Charles Vacquerie embarque sur la Seine, en compagnie de son oncle, Pierre Vacquerie, 62 ans, ancien marin, et du fils de celui-ci, Arthur, âgé de 11 ans, pour se rendre chez M<sup>e</sup> Bazire, le notaire de Caudebec, à une demi-lieue de Villequier et sur la même rive, où il devait régler la succession de

---

1 BNF, manuscrits FR 13346 et 13391.

2 Ses notes ne sont pas datées quotidiennement si bien que, entre deux dates précises, le repérage est incertain. V. HUGO, *France et Belgique, Alpes et Pyrénées, voyages et excursions*, Paris, 1910, p. 432-433.

3 *Ibidem*.

4 Plusieurs biographies lui ont été consacrées. Citons : Ch. CONSTANS, *Léopoldine Hugo*, Béziers, 1931 ; P. GEORGEL, *Léopoldine Hugo, une jeune fille romantique*, Paris, 1967.

son père, dans un canot de course que l'oncle venait de faire construire.

Léopoldine, pas encore habillée, renonce à les accompagner. Faux départ cependant. Quelques instants plus tard, Charles, remarquant l'instabilité du bateau, revient prendre deux lourdes pierres en bas de la maison en guise de lest. Alors qu'il les charge, sa jeune femme, constatant que le départ est différé, lui demande de patienter quelques minutes, le temps pour elle de les rejoindre. Madame Vacquerie mère regarde l'embarcation s'en aller, et pense, devant la faiblesse du vent, que le retour à l'heure du déjeuner sera bien difficile. Lentement, le bateau parvient cependant sans incident à Caudebec.

Le notaire les engage à ne pas s'en retourner par voie d'eau et leur propose aimablement sa voiture pour le retour à Villequier mais son offre est refusée. Tout à coup, entre deux collines, s'élève une bourrasque imprévisible qui fait brusquement chavirer le voilier. Des paysans, sur la rive opposée, voient Charles, excellent nageur, reparaitre sur l'eau et crier, puis plonger et replonger à six reprises. Ils croient à un jeu alors que le jeune homme tente de sauver sa femme, alourdie par sa robe, et restée sous la coque renversée. Les efforts désespérés de Charles restent sans succès ; il plonge une dernière fois, décidé à accompagner Léopoldine dans la mort. Mais peut-être a-t-on quelque peu idéalisé cette fin romantique.

Pendant ce temps, Madame Vacquerie, attend dans le jardin. Munie d'une longue-vue, elle scrute la direction de Caudebec et il lui semble distinguer le bateau chaviré mais sa vue est médiocre. Le domestique appelé lui ment et court alerter les secours. Mais il est trop tard. Lorsqu'on dépose quatre cadavres sur ce même perron d'où ils étaient partis, trois heures auparavant, tous les soins sont inutiles<sup>5</sup>.

Victor Hugo est sans doute à Saintes, ou va y arriver, à l'heure du drame. On peut penser qu'il descend la Charente et longe Saint-Vaize le 6, puis passe la journée du 7 à Rochefort qu'il quitte le lendemain. Le 8 - cette date est certaine -, il passe par « Moise »<sup>6</sup> et Brouage puis embarque à Marennes vers l'île d'Oléron qu'il désirait visiter. L'impression, terriblement négative, qu'il retient de cette excursion et que ses notes traduisent tristement a quelque chose de prémonitoire : « J'avais la mort dans l'âme », « Ce soir-là, tout était pour moi funèbre », « Il me semblait que cette petite île était un grand cercueil couché dans la mer ».<sup>7</sup>

Le 9, il est de retour à Rochefort. Après une longue marche dans le marais et dans l'attente de la diligence de La Rochelle, il s'attable au café de l'Europe<sup>8</sup>. Tout en buvant sa bière, il parcourt *Le Siècle* et c'est ainsi, sous la plume d'Alphonse Karr, qu'il apprend la terrible nouvelle. Les témoins le voient se figer, balbutier son incrédulité puis partir, hagard, dans les rues de la ville. On le retrouvera plus tard assis dans l'herbe, hébété, près de la citadelle.

Etrangement, il ne part pas pour Villequier mais rentre au plus vite à Paris au prix d'une éprouvante odyssée.

Les morts prématurées et tragiques de sa fille et de son gendre auront une très grande influence sur l'œuvre et la personnalité de l'auteur dont la créativité littéraire sera stérilisée durant plusieurs années. Il ne se rendra sur la tombe de sa fille qu'en septembre 1846 et finira par consacrer à la mémoire de « Didine » plusieurs poèmes, dont le célébrissime « Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne ... ».

## Christian BARBIER

5 Les deux époux, partageant le même cercueil, reposent au cimetière de Villequier dans une modeste tombe. La robe de demi-deuil (celui de son beau-père) que portait Léopoldine, pieusement conservée par sa mère, est aujourd'hui au musée Victor Hugo, à Paris.

6 On écrit aujourd'hui « Moëze ». Il transcrit phonétiquement la prononciation en usage.

7 V. HUGO, Oeuvres inédites - Voyages, Paris, 1891, p. 305-314.

8 Ce café, qui a depuis changé plusieurs fois de nom et subi de nombreuses transformations, existe toujours à l'angle de la place Colbert.